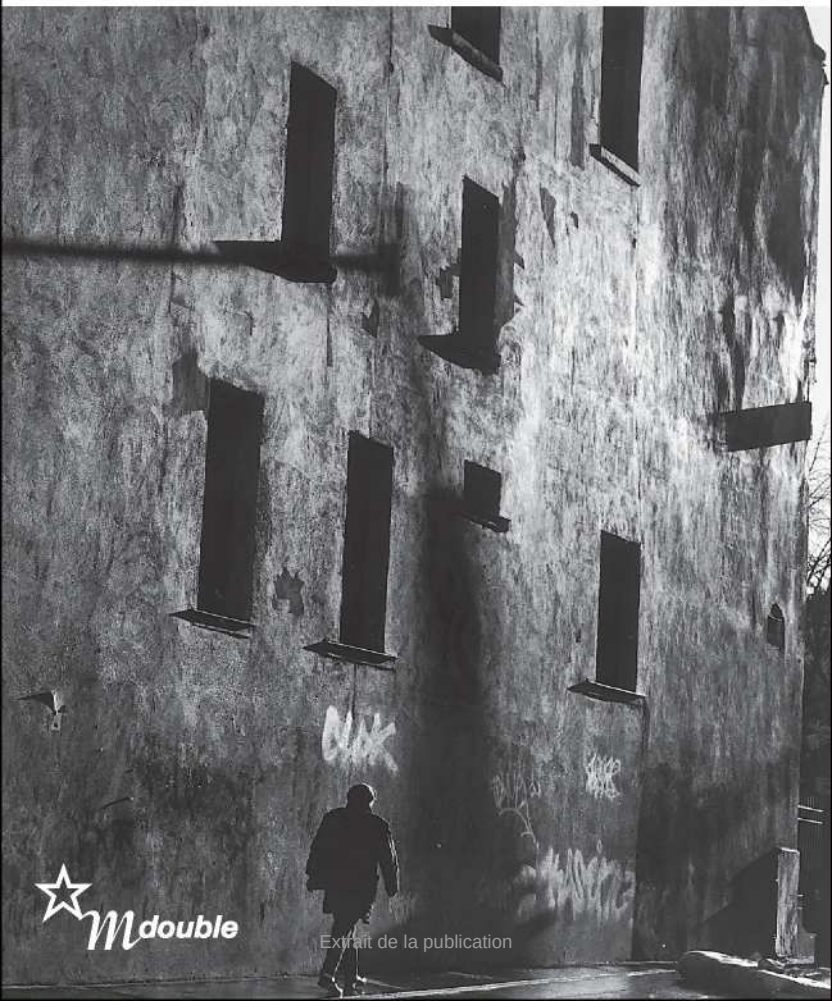
JEAN ECHENOZ

CHEROKEE



Mdouble

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CHEROKEE

Extrait de la publication

JEAN ECHENOZ

CHEROKEE

LES ÉDITIONS DE MINUIT

Extrait de la publication

© 1983/2003 by Les Éditions de Minuit
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

Extrait de la publication

1

Un jour, un homme sortit d'un hangar. C'était un hangar vide, dans la banlieue est. C'était un homme grand, large, fort, avec une grosse tête inexpressive. C'était la fin du jour.

L'homme était vêtu d'un pull-over tricoté à la main, à rayures jaunes et rouges, sous un imperméable en feuille plastique souple, opaque, avec des côtes impressionnées imitant un tissage de gabardine. Un petit chapeau de pluie s'étalait comme un poisson plat sur le sommet de son crâne. Il venait de dormir cinq heures d'affilée au fond du hangar, et maintenant il marchait en jetant de fréquents regards à gauche, à droite, derrière lui. Il se méfiait. Il avait volé la veille une somme importante, il craignait d'être reconnu, il ne voulait pas qu'on l'arrête ; il ne voulait pas qu'on lui reprenne l'argent.

Non loin du hangar, dans un bar-tabac, sur une carte fixée près du percolateur, des dessins figuraient des sandwiches, des omelettes, du fromage en tranches. L'homme regarda longuement ces dessins. Il aimait les images des choses, il y était plus sensible qu'à leurs noms, depuis la veille qu'à leur prix. Il se retourna vers la salle où ne se trouvaient que trois consommateurs, deux qui s'embrassaient et un tout seul très vieux, puis il commanda un hot-dog et un gruyère-assiette.

– Ensemble ? demanda le garçon.

Extrait de la publication

Sans répondre, l'homme dit qu'il voulait aussi un tango-panaché. Il attendit debout, l'une de ses grosses mains pesant sur le comptoir du bar, jetant toujours ses coups d'œil alentour. Le garçon le servit avec trois mots de circonstance, ceci pour monsieur et voilà, bon appétit, mais à cela l'homme ne répondit pas non plus, même pas merci ; cet homme s'exprimait peu. Il mangeait rapidement, par grosses bouchées, il reprenait des forces. Il vida d'un trait sa boisson rose, posa un billet devant lui, sortit sans attendre sa monnaie, se remit à marcher.

Un moment il voulut savoir l'heure ; sa montre indiquait trois heures vingt, c'était invraisemblable : l'homme situait ce moment entre dix-neuf et vingt et une heures. Il n'aurait pas pu dire la date du jour qui allait finir, il pensait juste qu'on était en novembre. Il porta la montre à son oreille, la remonta brutalement, défit la boucle du bracelet, secoua la montre dans son poing, l'ausculta encore puis la jeta devant lui, l'écrasa comme une blatte en accélérant le pas.

Peu de monde autour de lui, peu de véhicules ; une fois une voiture de police, et l'homme fort s'était poussé dans une entrée d'immeuble, contre une haute poubelle amplifiant les grognements hâtifs et hargneux d'un chat dans une carcasse. Plus loin, plus tard, il dépassait une station-service très éclairée : dans une cabine de verre somnolait un veilleur en combinaison blanche et casquette à pois, terrassé sur le bureau, comme piétiné par le grand cheval ailé rouge derrière lui. Juste après se dressait un grand portail en fer près duquel stationnaient trente personnes des deux sexes, en couples, en groupes, vêtus de couleurs vives qui tranchaient la nuit par instants. L'homme franchit le portail après lequel s'élevait dans l'air un escalier métallique étroit, surplombant un terrain qu'on devinait vague, vers un gros bâti-

Extrait de la publication

ment de béton neuf, à peine sec. En haut des marches, quelqu'un dans une guérite demanda soixante francs à l'homme fort, qui traversa ensuite une sorte de hall sans apprêt, avec des traînées de ciment frais sur le sol, des reliefs de coffrages sur les murs, et encore quelques groupes et couples. On ne parut pas le remarquer malgré sa corpulence, son vêtement, sa démarche, son chapeau comme une limande, son air de brute.

Ensuite il fallait descendre un nouvel escalier, large et très profond, rectiligne, qu'éclairait à peine sur sa longueur une rampe de néon vert. Une musique violente enflait, montait vers l'homme. Au bas des marches elle était à son comble, rendue abstraite par son monstrueux volume de stridence et de cris, de grosses caisses comme des machines-outils roulant dans une bétonnière d'ogre dont on percevait le rire affreux dans le tumulte. C'était une étendue sombre, vaste comme un stade, constamment striée de rais de couleurs violentes, nerveuses, qui s'agitaient parfois de tremblements stroboscopiques en balayant la surface de l'espace où mille personnes dansaient.

L'homme se fit une place contre un bar balisé de lampes sourdes. Il y avait de la presse, les tabourets étaient tous pris, un double ou triple rang buvait debout. L'homme demanda un tango-panaché. Un barman au regard dur lui tendit une carte des boissons où ne figurait pas ce mélange. Ils échangèrent deux ou trois gestes et l'autre lui apporta une bière d'importation, puis il voulut être payé tout de suite. L'homme fort chercha un nouveau billet dans sa poche, en vain, puis il fouilla son autre poche, en retira une grosse liasse de grosses coupures, liées par un gros élastique, sous l'œil dur et soudain attentif du barman. Il paya, empocha la monnaie, se retourna, s'adossa au comptoir, et mainte-

nant il allait boire lentement cette bière en regardant les gens qui dansaient, les femmes qui dansaient.

Juste à côté de lui se tenait sur un tabouret un homme de haute taille, un peu plus grand que l'homme fort lui-même, qui était pourtant grand et fort. L'homme de haute taille était seulement grand, il se prénommait Georges et son nom était Chave. A l'inverse du fort, il était tourné vers le bar, son verre posé devant lui, et il considérait machinalement le barman qui prenait les commandes, dosait les liquides, discutait dans ses moments de répit avec un jeune homme pâle aux tempes rasées, vêtu d'un blouson de daim frangé, assis à l'autre bout du comptoir.

Et maintenant qu'il avait un instant, le serveur parlait encore au jeune homme en désignant l'homme fort du regard. Il semblait parler à voix basse mais, malgré la musique, le jeune homme paraissait comprendre : il glissa de son tabouret, remonta calmement la ligne des buveurs pour s'approcher de l'homme fort, très près, et lui dire quelque chose que Georges Chave ne put entendre.

L'homme fort sursauta, voulut reculer, se heurta au comptoir. Le jeune homme remua encore les lèvres et puis, subitement, caché entre eux parmi la foule obscure et le bruit, Georges Chave vit luire un rasoir dont la lame réfractait un faisceau fugitif de lueur jaune. Sous l'action d'on ne sait quoi, il y eut alors un mouvement de foule et Georges Chave heurta brusquement l'homme fort qui trébucha et que le jeune homme voulut retenir en se baissant à portée de Georges Chave, lequel alors balança sèchement sa jambe pour écraser son pied sur le nez du jeune homme qui se mit à crier quelque chose d'inaudible en portant ses deux mains vers son visage, le rasoir allant se perdre sous les semel-

Extrait de la publication

les des danseurs. L'homme fort regarda brièvement l'homme grand, puis s'éloigna du bar en courant vers l'escalier, se frayant un brutal passage de sanglier à travers les femmes qui dansaient. Georges Chave courut après lui, le rejoignit dans le hall.

– Qu'est-ce qui se passe, demanda-t-il, vous avez besoin d'aide ?

L'autre le considérait, les yeux grands ouverts, immobile.

– Crocognan, fit-il. Crocognan.

Crocognan, ce n'est rien, ce n'est pas un nom, cela ne veut rien dire. Mais cela recula d'un pas, d'un autre, plus vite, se tourna, disparut, et le nommé Georges Chave redescendit l'escalier, se remit au bar. Le barman le servit sans manière particulière, le jeune homme au rasoir avait disparu, c'était comme si rien ne s'était passé. Georges quitta l'établissement vers six heures du matin, et un peu plus tard il mangeait des croissants dans un café du boulevard Magenta, et vers sept heures et demie il passait place de la République, devant la caserne où parfois s'installaient des voyantes dans des roulottes. Il y en avait justement deux, l'une était ouverte. Il frappa à la porte.

– Rare, les hommes qui consultent une voyante, dit madame Tirana, surtout à cette heure-ci. Entrez.

Elle proposait plusieurs techniques, Georges opta pour la boule. Mais aussitôt assis, la fatigue de sa nuit l'envahit sans prévenir et d'un instant à l'autre il respirait régulièrement, les yeux fermés, la tête ballant doucement d'un côté. La voyante leva les yeux de sa boule, regarda Georges, puis à nouveau la boule en fronçant les sourcils, puis Georges encore puis la boule derechef, pensive, deux doigts sur le menton. Tant pis, je lui dis, marmonna-t-elle en se levant. Elle contourna la table,

s'approcha du fauteuil, se pencha vers l'homme endormi.

– Vous ferez une rencontre, souffla-t-elle doucement dans son oreille. Et vous partirez en voyage, un petit voyage. Et puis vous allez gagner beaucoup d'argent.

Georges grogna un peu en se tassant dans le fauteuil. La voyante posa sur lui un regard attendri, sur ses jambes un plaid, puis elle quitta sa roulotte silencieusement, sans claquer la porte, pour frapper à celle de la roulotte voisine où sa consœur la fit entrer, lui prépara un peu de café dont elles examinèrent le marc.

Extrait de la publication

2

Georges Chave possédait une automobile allemande bleue qui tombait fréquemment en panne. Quand elle était en panne Georges Chave allait à pied, comme ce jour-là rue du Temple, quand il avait rencontré Véronique. Vraiment, cela s'était passé avec une grande simplicité. Par exemple il lui avait demandé l'heure, elle avait répondu que sa montre avançait, il protesta que n'importe quelle heure ferait l'affaire. Peu après, il savait qu'elle s'appelait Véronique. Il l'avait accompagnée un moment, jusqu'au square du Temple qui est planté de grands arbres d'essences assez variées. Il l'invita, voulut lui donner son adresse, se fouilla sans trouver d'autre papier qu'un ticket de métro neuf, elle qui n'avait pour écrire que son bâton de rouge – formats incompatibles. Elle dit qu'elle se rappellerait l'adresse, demain trois heures. On se quitta, on se tourna l'un vers l'autre. Elle portait une jupe en velours lacée sur un côté, une veste en grosse laine beige, et maintenant c'était demain deux heures et Georges était assis près de sa fenêtre, déjà.

Il habitait tout en bas de la rue Oberkampf, dans un immeuble jouxtant le Cirque d'Hiver. Les locataires étaient d'une grande diversité de provenances ; selon leurs longitudes et habitudes respectives, leurs emplois du temps se chevauchaient, s'opposaient ou se confondaient dans un cycle ininterrompu, comme un décalage

Extrait de la publication

horaire permanent, immobile. Chaque instant était un contrepoint de paroles et musiques égyptiennes, coréennes ou portugaises, serbes et sénégalaises qui se nouaient entre elles, se brisaient les unes contre les autres comme des grains dans un moulin, et par-dessus tout cela s'élevaient certains soirs les barrissements recueillis des éléphants du cirque proche, les cris d'amour des lynx, et aux fumets polychromes des cuisines de l'immeuble dont les fenêtres ouvertes laissaient aussi jaillir les conversations vives à la lueur des ampoules nues se superposait l'arôme épicé de la ménagerie, comme une olive dans le martini.

C'étaient deux pièces sombres que Georges occupait au deuxième étage, elles donnaient sur une sorte de puits. Un mur entier de l'une d'elles était occupé par des disques, quatre cent soixante-huit disques au juste, principalement de la musique de jazz enregistrée entre 1940 et 1970, comprenant la quasi-totalité des catalogues Prestige et Riverside, l'essentiel de la maison Blue Note, un échantillonnage complet des productions des autres firmes, et tous ceux que Georges avait achetés en Hollande, commandés en Suède, et les enregistrements pirates, les imports japonais, et aussi des disques de marques inconnues, enregistrés dans des cuisines, aux pochettes façonnées à la main, qu'expédiait à Georges un ami américain.

Seule la fenêtre de la cuisine connaissait le soleil, dominant une cour assez vaste aux pavés extraordinairement irréguliers, comme jetés en vrac puis laissés là, et que reliait à la rue une porte cochère bombée aux murs de laquelle étaient peints en rouge des mots d'ordre turcs. Depuis la cuisine, au-delà de cette porte, Georges pouvait observer une petite fraction de trottoir de la rue Oberkampf, dans un cadre trapézoïdal traversé

de jambes de femmes, de jambes d'hommes, de moitiés d'enfants, de chiens complets. Quinze heures quinze : le corps entier de Véronique avançait dans le trapèze.

Elle traversait la cour prudemment, surveillant ses talons sur les pavés, sans voir Georges à sa fenêtre qu'il ferma aussitôt, puis rouvrit, puis il baissa la voix dans la radio qui criait que si je t'aime (clac), quel problème (clac-clac), car tu mens (clac) tout le temps (clac-clac), et mes larmes sont pour toi (boum, boum) du vent, et Georges redressa un coussin, s'aperçut dans le miroir, ferma la porte de la salle de bains, rétablit le volume de la voix qui gémissait maintenant que lourde est la peine sous le figuier bifide, longue est l'attente sous le manguier languide, et l'ennui cogne sous le palmier-dattier, puis elle frappa, il ouvrit, elle entra, il ouvrit les bras, et longtemps après il l'embrassait encore et parlait doucement dans ses cheveux, pendant que la voix murmurait que rouges sont la lèvre et l'ongle, blanche et bleue l'écume de mer, que tout est clair, que tout est clair.

3

Georges Chave était donc un homme un peu plus grand que la moyenne, assez maigre par ailleurs, ce qui pouvait le faire croire encore un peu plus grand. Il possédait peu d'argent, grattant les derniers os d'un héritage décharné qu'épiçait à peine un fond éventé d'aide publique. Il s'achetait peu de vêtements, qui étaient presque toujours de fabrication américaine et très souvent de seconde main, et qu'il se procurait chez deux ou trois marchands, toujours les mêmes, porte de Clignancourt. Véronique changerait tout cela.

Georges la revit les lendemain et surlendemain entiers, qui composaient un week-end, et presque tous les soirs de la semaine suivante, puis elle dormit chez lui. Comme elle travaillait tout le jour dans un bureau de la rue des Pyramides, ils ne se retrouvaient que vers sept heures, après quoi leurs nuits étaient courtes, leurs matinées jamais bien grasses.

Toute la journée, Georges attendait donc Véronique. Cette attente l'empêchait de meubler comme avant son existence d'une activité de bars, de cinémas, de voyages en banlieue, de visites données, reçues, rendues, de romans, de sommeils imprévus, d'aventures provisoires. Puis il voulait toujours offrir à Véronique des fleurs, des bijoux, des affaires, notamment une robe jaune qu'il avait vue place des Victoires. Il découvrit, révolté, puis dut admettre qu'il manquait d'argent pour cela et que

Extrait de la publication

sans elle, presque à son insu, cette situation aurait pu s'éterniser.

Un jeudi, une valise à la main, Georges Chave sortit de chez lui à neuf heures du matin, remonta la rue Oberkampf vers la station de métro Oberkampf où il s'embarqua vers la place d'Italie. Passé la Bastille, la rame monta s'aérer un instant quai de la Rapée, s'enfouit encore puis remonta comme suivant le profil d'une montagne russe ensevelie, débouchant à l'air libre pour contourner la Morgue, par les vitres dépolies de laquelle on devinait des hommes en blouse procédant à d'affreux constats, puis elle vira brusquement vers la Seine par le pont d'Austerlitz. Sud-est ou nord-ouest, les passagers se tournaient alors vers les vitres et contemplaient le paysage fluvial, respectivement borné par les arcades superposées du pont de Bercy et la banalité placide du pont Sully entre lesquels, lentement, flottaient à peine des barges emplies de matières premières.

Place d'Italie, Georges emprunta vers l'air libre un escalier mécanique monumental puis il marcha vers l'est, par des avenues bordées de hautes tours, de parcs proprets flanquant des fondations philanthropiques en brique rouge, de petits commerces rancis, de zones de construction ou de démolition, de supermarchés en rodage.

Sa valise pesait, rien n'est lourd comme les livres. Il traversa le quartier chinois, qui ne proliférait pas en cris brefs, musique aigre, coins obscurs, arrière-salles, odeurs inattendues, idéogrammes et lampions, mais consistait en hautes et longues barres d'immeubles gris, tels des paquebots en quarantaine échoués de part et d'autre de l'avenue comme une digue autour de quoi allaient et venaient, semblables à des chaloupes, des

Extrait de la publication

voitures surpeuplées d'hommes jaunes. Un pont enjambait ensuite le boulevard périphérique, où renâclait sur huit files un bétail contraint ruant dans son oxyde d'où s'échappaient, à peine perceptibles, par les déflecteurs poussés, des filaments d'autoradios. Ensuite c'était Ivry : un petit pavillon gris subsistant tout au fond d'un passage, protégé par un portail qui s'ouvrait mal et fermait mal, et dont les deux piliers s'ornaient de gros dés à jouer en béton reposant sur un coin. Georges franchit le portail, contourna l'habitation par un chemin étroit obstrué par un gigantesque cadavre de glycine, puis se trouva dans un menu jardin carré qu'ombrageaient entièrement les hauts immeubles alentour, mais où poussaient en ligne de petits légumes décidés.

Un homme de soixante-cinq ans cria quelque chose de l'intérieur, puis vint ouvrir la porte vitrée de la cuisine. Georges entra : cela sentait fort le chien, ou plutôt les chiens, dont au moins un mouillé. Mais il n'y avait pas de chien, pas plus que de volaille dans le poulailler ruiné qu'étayait un mur tout au fond du jardin.

– Fallait plus venir, dit l'homme.

Il était vêtu d'une épaisse sédimentation d'étoffes : veste, gilet, chemise, maillot d'échancrures décroissantes et de couleurs fer, bronze, pétrole, anthracite, avec un vaste pantalon kaki d'ancienne façon coloniale, maintenu par une grande quantité de boutons.

Georges posa sa valise sur la table et en retira une vingtaine de livres qui étaient des romans de Georges Ohnet, de Paul Reboux, de Claude Farrère, des biographies de Barrès, de Barbès, de Barbusse, des études historiques, témoignages historiques, romans historiques, avec la collection reliée du périodique *100 Blagues* pour l'année 1964.

– C'est tout ce que j'ai trouvé, Fernand, dit-il.

Fernand inventoria le lot en murmurant des zéros. Laisse, dit Georges, je les ai eus pour rien. Mais si, mais si, fit le sexagénaire. Mais non, dit Georges. Bon, dit Fernand, tu prendras bien un petit café. Ils prirent le petit café. Et comment vont les affaires ?

– Comme ça, répondit Georges, des hauts et des bas.

– Tu cherches quelque chose ?

Georges haussa doucement les épaules.

– C'est que je ne peux rien pour toi, dit l'homme. Je ne vois plus personne, moi, je ne sais plus rien. Rends-toi compte, s'anima-t-il soudain, j'ai connu Javel, j'ai bien connu Pons, c'est moi qui ai découvert Sapir, j'ai encore en tête tous les comptes de Roux-Flacelière. Quoi encore. J'ai travaillé pour les sœurs Jones, pour Gaston d'Argy, pour Paul, et me voilà comme tu me vois, déjà un vieux con sans retraite, sans rien. Pourriture, trépigna-t-il faiblement, vérole et mal blanc.

– Ne sois pas amer, dit Georges. Oublie, c'est loin.

Mais Fernand se tournait subitement vers lui, l'œil vif, un doigt levé :

– Et Benedetti ? Je l'oubliais, Benedetti. Va donc voir Benedetti, tout simplement. Depuis qu'on te le dit.

– C'est vrai, au fond, dit Georges. Depuis qu'on me le dit.

– Et Fred, tu as des nouvelles ?

– Fred, dit Georges, je ne veux plus le voir.

Extrait de la publication

4

Voici donc Fred. Fred est assis. Sous ses yeux, deux hommes torturent sauvagement un troisième homme, le dépècent et plongent ses restes dans une baignoire pleine d'acide. C'est l'esprit de lucre qui guide leur bras. Ils seront punis. Autour de Fred, assis comme lui dans l'ombre, quelques spectateurs ricanent, d'autres se bouchent les yeux. Fred ne manifeste aucune réaction, il n'est pas très attentif à ce qui se passe, il paraît soucieux, il pense à autre chose. Le voilà qui se lève, il quitte la salle alors qu'il reste trois bons quarts d'heure de projection.

Dehors, la lumière était froide et métallique. Fred Shapiro descendait l'avenue de Wagram, l'Arc derrière lui dressant en perspective son bloc de vieille glace grise. C'était un homme de trente-huit ans, son nez était arqué, son front d'autant plus haut que dégarni. Il portait un costume en whipcord bleu de Prusse, une chemise en étamine de laine blanche très fine à rayures grises très fines, une cravate de soie bleu nuit avec un petit motif de héron blanc au bec jaune d'or, de grosses chaussures noires comme en portent les policiers et les prêtres, mais d'un modèle sept fois plus coûteux.

Fred Shapiro pensait à Georges Chave, d'où son expression soucieuse ; Georges était un cousin éloigné de Fred, ce qu'on appelle un cousin, un de ces cousins que l'on retrouve régulièrement, l'été, dans des maisons

Extrait de la publication

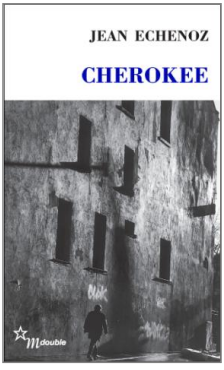
pleines d'oncles. Ensemble, étant enfants, ils avaient construit des abris, supplicié des crapauds, fumé des plantes, inventé des codes. Vers dix-huit ans, ils s'étaient retrouvés à Paris, on voyait souvent Georges avec Cécile, Fred avec Alice. Le premier été venu, ils avaient loué une petite maison près de la mer.

Il n'y avait pas de sable. C'était une côte rocheuse avec des criques, des falaises, des calanques, l'eau claire était tout de suite profonde. Ils étaient partis tous les quatre, accompagnés d'un jeune frère de Cécile prénommé Charles-Henri. Cécile était blonde, Alice châtain clair, Charles-Henri était allergique aux oursins et portait des pantalons coupés aux chevilles.

Cet été-là, Fred s'exprimait par grondements, par mots brefs, acides, il ne voulait rien faire comme les autres, il était insupportable. On ne savait pas ce qu'il avait. Tôt dans l'après-midi, un jour de soleil dur, il proposa à Cécile de l'accompagner au bord de l'eau. Elle accepta, le suivit longuement dans la pierraille qui se dérobait sous leurs sandales, vers une petite plate-forme qui surplombait la mer en terrasse. Ils s'étaient assis là, sans parler. Il n'y avait pas d'autre bruit que celui des vagues s'écrasant au-dessous d'eux, avec des cris d'oiseaux qu'on ne voyait pas.

Fred s'était tourné vers Cécile en souriant, et il avait tiré de sa poche un couteau, un beau Laguiole avec un long manche en os. Il avait déplié le couteau, en avait éprouvé la pointe et le tranchant sur son doigt. Cécile n'était pas sûre qu'il fût nécessaire d'avoir peur. Certes, devenu fou, Fred pouvait vouloir la tuer, la violer, et dans quel ordre, mais il pouvait aussi être simplement content de lui montrer son beau couteau. Il le fit sauter dans sa main, plusieurs fois, puis le saisit par sa lame et le projeta devant lui, comme vers une cible, et l'arme

Extrait de la publication



Cette édition électronique du livre
Cherokee de Jean Echenoz
a été réalisée le 02 juillet 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707318275).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
Photo : © Jean-Pierre Favreau.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707324733

Extrait de la publication